

Zeitschrift: Études pédagogiques : annuaire de l'instruction publique en Suisse
Band: 48/1957 (1957)

Artikel: Alexandre Vinet et l'enseignement de la langue maternelle
Autor: Meylan, Louis
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-114533>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Alexandre Vinet et l'enseignement de la langue maternelle

J'ai vainement cherché dans les Préfaces aux quatre volumes de *Textes français* qui ont remplacé, dès 1944, la *Chrestomathie Vinet*, une allusion à cet ouvrage dont la lecture a si puissamment contribué à former, pendant plus d'un siècle, le goût et la raison de notre jeunesse. J'ai plus particulièrement regretté qu'on n'y signalât pas les diverses « lettres dédicatoires » à cet ouvrage, dans lesquelles est définie la méthode, originale, d'explication de textes français introduite par Vinet dans notre pays.

D'ailleurs, quand je prononce devant mes étudiants le nom d'Alexandre Vinet, ou que je leur suggère de méditer l'une des pensées inscrites sur le socle de son monument à Montbenon, ils s'étonnent : pour eux, Vinet est un théologien, un doctrinaire. Ils ne savent pas qu'il a été, la plus grande partie de sa vie, maître de français au *Paedagogium* de Bâle et que, jusqu'à sa mort, il a voué un intérêt constant à tous les aspects du problème éducatif : membre, avec Jean Muret et Constant Fornerod, de la commission qui a réorganisé l'enseignement secondaire après la révolution de 1845, professeur de littérature française à l'Académie, président du comité et pratiquement directeur de l'école secondaire de jeunes filles qui est l'origine commune de l'Ecole supérieure de la ville de Lausanne et de l'école libre qui porte, dès 1892, le nom d'Ecole Vinet... Et surtout ils ignorent que c'est avec sa chrestomathie, et par elle, que l'explication de textes français est devenue l'exercice central de l'enseignement de la langue maternelle.

C'est ce que je me propose de rappeler ici, à l'intention plus précise des jeunes maîtresses et maîtres de français, en transcrivant quelques extraits des « lettres dédicatoires » aux trois tomes de la *Chrestomathie* de Vinet. Mais, auparavant déjà, dans un rapport aux autorités scolaires de Bâle¹ (1828), le jeune maître de français, après avoir dit en des termes définitifs la valeur de culture des mathématiques, avait

¹ Ce rapport (« Sur les mathématiques et les langues en éducation ») de même que les diverses préfaces à la *Chrestomathie*, se trouve, dans l'édition la plus récente des œuvres de Vinet, dans le volume publié en 1925 sous le titre : *Famille, éducation, instruction* ; pp. 34-53.

exalté d'une manière significative la valeur, complémentaire, de l'étude des langues, notamment de la langue maternelle :

« Une langue n'est un moyen d'exprimer nos pensées que parce qu'elle est tout d'abord une manière de nous en rendre compte. Une langue analyse méthodiquement, c'est-à-dire décompose, distribue et classe cette foule de perceptions qui, sans son secours, demeureraient entassées et confondues dans l'esprit (...). Semblable à un flambeau, elle porte une lumière vive dans ces retraites de l'âme où pénétrait à peine un demi-jour douteux. C'est aller trop loin sans doute que de dire que l'homme ne pense qu'au moyen de signes, puisque l'invention de ces signes eux-mêmes suppose un premier exercice de la pensée ; mais on n'a rien dit de trop en soutenant que la dignité intellectuelle de l'homme repose sur le don de la parole, et que sans ce don inestimable sa pensée demeurerait confinée dans des limites étroites, qu'elle n'aurait jamais franchies (...). Avoir trouvé des noms pour les choses, c'est avoir appris à les connaître, c'est s'être mis en état de retrouver les notions ; avoir distingué deux synonymes, c'est avoir distingué les idées qu'ils servent à distinguer ; avoir appris une langue, c'est s'être mis en possession de toute la masse d'idées fondamentales et usuelles dont se compose le fond de cette langue. »

« Au reste » a-t-il soin de préciser « en parlant de l'étude des langues, nous n'entendons point seulement parler de la science grammaticale : nous y comprenons aussi l'étude de l'art d'écrire et celle de la littérature. L'art d'écrire, tel que l'ont conçu les bons esprits, suppose une application si universelle, si variée, si délicate de toutes les facultés de l'entendement, qu'il n'est guère possible de concevoir une gymnastique plus profitable à ses diverses facultés. C'est presque l'art de penser ; mais c'est l'art de penser appliqué à l'expression de nos propres pensées et de nos propres sentiments, de ce que nous avons de plus proche et de plus familier ».

« Enfin — conclut notre philosophe du langage, avec une chaleur qu'on jugera peut-être entachée de quelque partialité, — l'étude des langues et des littératures développe chez l'enfant une faculté que nulle autre ne saurait développer avec autant d'avantage, je veux dire le sentiment du beau. Le beau, je l'avoue, est aussi l'objet des arts du dessin ; mais les beautés incorporelles de la poésie et de l'éloquence sont sans doute au-dessus de celles qui appartiennent à la peinture et à la statuaire. C'est le beau intellectuel, le beau de l'idée dans toute sa pureté, et dégagé de toute forme matérielle, qui devient, dans la littérature, l'objet des contemplations du jeune homme. La faculté de le reconnaître et de le sentir, qui est le couronnement de toute éducation libérale, n'est pas d'une médiocre importance, lorsque des formes élégantes et simples, pures et vives deviennent l'ornement et la recommandation de nos paroles. »

Ce sont donc les mathématiques et les langues qui constituent, complémentirement, le domaine central de l'enseignement secondaire. Vinet, toujours plus soucieux de dire des choses vraies et utiles que d'éblouir par de brillants paradoxes, a écrit sur ce sujet des pages définitives : on y pourra ajouter, il n'y a rien à y reprendre. De par la nature des choses, comme on disait au XVIII^e siècle, en vertu de la constitution même du réel et de notre esprit, la formation en l'adolescent d'une raison complète requerra toujours l'action complémentaire de ces deux disciplines. Nul n'entre ici s'il n'est géomètre ! lisait-on au fronton de telle école de l'Antiquité. Nul n'entre ici s'il ne sait l'esprit humain, l'histoire, la littérature ! propose d'inscrire au fronton de l'école moderne l'auteur de *L'avenir de la science*. L'un et l'autre sont également indispensables pour que s'épanouisse en l'homme l'humanité véritable, observe simplement notre philosophe. Et la discussion est close ... pour l'instant, tout au moins ! Car, depuis que Cournot a attribué à la nature l'ordre dans lequel Kant voyait la forme même de notre esprit, l'étude de la nature nous apparaît comme aussi indispensable à la formation d'esprits complets que ne le sont l'étude de l'homme et du langage. Si bien que nous disons, aujourd'hui, non plus mathématiques et langues, mais l'homme (et ses diverses expressions), la nature (et ses lois), le langage. (Les mathématiques étant considérées d'une part comme une expression du génie humain, d'autre part comme la forme la plus parfaite des lois du monde physique.)

* * *

Bref, c'est pour avoir sous la main les textes les plus propres à cette étude informatrice de l'esprit : les chefs-d'œuvre de la littérature française, que le jeune maître du *Paedagogium* avait compilé les trois volumes de sa chrestomathie. Mais, étudiant de l'Académie de Lausanne, où il avait sa famille et ses amis, et où il pensait bien revenir, il avait songé, dès l'origine, aux élèves de l'enseignement secondaire romand et au profit qu'ils retireraient de l'explication de ces textes. C'est ce qui appert entre autres de ces préfaces¹, que nous allons feuilleter, pour remonter à la source d'un des exercices centraux de notre enseignement de culture.

La grande idée de Vinet, c'est donc d'appliquer à l'étude des œuvres littéraires, écrites dans la langue maternelle de l'élève, la méthode et les procédés appliqués², dès l'époque gréco-romaine, dans la classe du *grammaticus*, et repris, au XVI^e siècle, par les Jésuites, puis dans les collèges de l'université, pour l'explication des chefs-d'œuvre de la littérature antique.

¹ Et déjà d'une lettre à Charles Monnard, du 2 novembre 1827.

² *Famille, éducation, instruction*, pp. 207-238.

« Je n'hésite pas à croire — écrit-il, en 1833, avec peut-être quelque malice, dans la *Lettre à Charles Monnard*, épître dédicatoire à la 2^e édition du tome I, — que toute cette moisson se ferait plus abondamment dans une langue étrangère ; je crois encore que si, parmi les langues mortes, il en était une qui renfermât dans ses formes plus de philosophie, plus de pensée, plus d'âme, en un mot plus d'humanité, que les idiomes vivants, c'est à celle-là qu'il faudrait demander les premières conditions de la culture supérieure. Mais il semble, après tout cela, que l'étude de la langue avec laquelle a commencé notre vie intellectuelle, dans laquelle nous pensons, qui est la plus proche voisine de notre âme, et qui tour à tour façonne et réfléchit le monde social où nous vivons, que l'étude de la langue maternelle et de sa littérature, nous est recommandée par l'intérêt, le bon sens et une sorte d'instinct. » « Cependant, — poursuit-il, démasquant ses batteries — l'idée d'expliquer une oraison funèbre de Bossuet comme on explique un discours de Cicéron, de lire une tragédie de Racine comme on lit une tragédie d'Euripide, sonnerait dans la plupart des esprits comme une idée nouvelle et inopinée. »

Etudier un texte français, avec des élèves de langue française, comme on étudie avec eux un discours latin ou une tragédie grecque, telle est donc l'idée — simple comme toute idée grande et féconde — que Vinet s'est inlassablement appliqué, avec une conviction entraînante et une justesse saisissante, à défendre et à illustrer, notamment dans la préface que nous feuilletons.

« Il s'agit d'apprendre notre langue à fond, d'en pénétrer le génie, d'en connaître les ressources, d'en apprécier les qualités et les défauts, de nous l'approprier dans tous les sens ; et ne me sera-t-il pas permis d'ajouter (puisque je parle du français et que j'en parle en vue de la culture vaudoise), que le français est pour nous, jusqu'à un certain point, une langue étrangère ? Eloignés des lieux où cette langue est intimement sentie et parlée dans toute sa pureté, ne nous importe-t-il pas de l'étudier à sa source la plus sincère et avec une sérieuse application ? Or, on ne peut hésiter sur les moyens. Les grammaires et les dictionnaires, dont je ne prétends point contester la nécessité, sont à la langue vivante ce qu'un herbier est à la nature. La plante est là, entière, authentique, et reconnaissable à un certain point ; mais où est sa couleur, son port, sa grâce, le souffle qui la balançait, le parfum qu'elle abandonnait au vent, l'eau qui répétait sa beauté, tout cet ensemble d'objets pour qui la nature la faisait vivre et qui vivait pour elle ? La langue française est répandue dans les classiques, comme les plantes sont dispersées dans les vallées, au bord des lacs, et sur les montagnes. C'est dans les classiques qu'il faut aller la cueillir, la respirer, s'en pénétrer ; c'est là qu'on la trouvera vivante ; mais il ne suffit pas, je le répète, d'une promenade inattentive à travers ses beautés. »

Revenant, dans un *Post-scriptum* du 17 avril 1843, sur l'idée qu'éclaire cette poétique comparaison, l'auteur de notre chrestomathie déclarait : « Nous ne désespérons pas de voir s'introduire et prévaloir, dans l'enseignement grammatical et littéraire de la langue maternelle, la méthode qui conduit l'élève des faits vers les idées générales. Et nous ne parlons pas ici, on doit le comprendre, des faits préalablement triés et classés, mais des faits tels qu'ils se suivent et s'entremêlent dans l'acte continu de la parole, qui, elle-même, est le grand fait complexe qu'il s'agit d'étudier. »

La conviction que Vinet avait tirée de son expérience (qu'une langue s'étudie dans ses monuments littéraires) a obtenu la sanction du temps. Il avait su d'ailleurs prévenir les objections, et d'abord celle-ci : qu'il n'y a pas lieu d'expliquer à des jeunes gens, dont le français est la langue maternelle, les chefs-d'œuvre de leur littérature, parce qu'« ils les comprennent ». Tel ce philosophe grec qui réfutait, en marchant, la thèse de l'impossibilité du mouvement, Vinet ruine cette objection en indiquant ce que l'étude approfondie d'une tragédie de Racine lui a permis d'y découvrir, et ce qu'elle pourrait apprendre à tels maîtres, qui estiment ce travail inutile :

« Je conçois maintenant — écrit-il, et l'on admirera le généreux mouvement de cette longue période, — qu'on puisse un mois entier tourner autour de *Britannicus*, et qu'on se puisse à peine sortir d'une lecture où la perfection, non une perfection négative, mais le choix de tout ce qu'il y a de meilleur à dire dans tout ce qui pouvait se dire, vous oblige à chaque vers à vous arrêter pour admirer ; où l'élégance la plus exquise semble n'être elle-même qu'une partie de la vérité, où la suite du dialogue, l'enchaînement des idées dans chaque discours, le mouvement du style dans chaque phrase, sont tellement la nature, l'âme même, la vie ; où tout est si nécessaire à la fois et si imprévu, si frappant et si simple, si hardi et pourtant si uni ; où le naïf (j'entends celui de la passion), l'involontaire, les cris de la nature abondent tellement, qu'il vous semble, en posant la main sur chacune de ces pages, que vous devez y sentir battre un cœur ; où règne partout une vérité si concrète que vous croiriez pouvoir faire des observations de psychologie aussi authentiques sur les hommes du poète que sur les hommes que Dieu a faits ; en un mot où tout révèle une des natures poétiques, sinon les plus puissantes, du moins les plus rares et les plus heureuses. »

Vinet réfute avec le même bonheur cette objection plus spécieuse — car il y a une façon d'expliquer les chefs-d'œuvre qui épuise non seulement le texte mais les élèves ! — que l'analyse de la beauté tue la beauté. Non ! s'écrie-t-il, attestant une fois de plus cette modération, cette mesure, cet équilibre qui n'excluent rien ; non ! l'intelligence d'un chef-d'œuvre, bien loin d'éteindre l'admiration, la nourrit au contraire et l'approfondit :

« Admire-t-on moins parce qu'on sait pourquoi l'on admire ? Il faudrait alors condamner toutes les œuvres de la critique littéraire. N'y a-t-il pas d'ailleurs des beautés plus cachées, engagées pour ainsi dire dans le tissu du discours, reluisant partout sans briller nulle part, et dont l'effet ressemble à celui d'une lumière douce uniformément répandue, qui fait regarder les objets avec plus d'intérêt sans pouvoir elle-même être regardée ? L'ordre des pensées, leur liaison, le mouvement du discours, les proportions du développement, la variété des tours, le ton, qui est l'accent de la pensée, en un mot tout ce qui fait d'un écrit la vibration d'une âme ou l'ombre vivante d'une idée, tout cela est peu apprécié, peu aperçu par de jeunes lecteurs ; on ne saurait même espérer de les mettre sur la voie par quelques directions générales ; ils ne trouveront pas d'eux-mêmes les lois qu'ils portent en eux-mêmes et dont l'application a produit ces beautés ; il faut du moins que, guidés dans la lecture de quelques ouvrages, ils soient préparés à discerner plus tard sans guide et ces beautés et ces lois. Tout ce que vous leur montrez dans ce genre est neuf ; et, loin d'user leur admiration, la renouvelle et la nourrit. » S'il est vrai que les chefs-d'œuvre de la littérature classique française constituent une expression, — je ne dis pas l'expression, car les drames de Shakespeare et le Faust de Goethe sont aussi des expressions, et combien attachantes ! de l'âme humaine, pour ne rien dire de Péguy, de Claudel ou de Camus — une expression fidèle de l'homme, une réponse à sa vocation éternelle ; et s'il importe que ceux qui, demain, auront à répondre à leur propre vocation en aient pris l'exacte mesure ; il est plus nécessaire encore aujourd'hui qu'au temps de Vinet de les « guider dans la lecture de quelques-uns de ces ouvrages » qui leur semblent parler une autre langue que la leur. La position de Vinet est donc plus irréfutable qu'elle ne l'était au moment où il la formulait !

* * *

Dans la *Lettre à Alexis Forel*, qui sert de préface à la deuxième édition du tome II de la chrestomathie¹, Vinet développe ses idées — idées que le progrès de la science linguistique n'a pas infirmées, bien au contraire ! — sur l'étude historique de la langue, seule capable selon lui d'en donner une connaissance complète et vivante. Sa position, neuve alors, se résume dans l'alinéa suivant, où l'on goûtera aussi, en passant, ce rappel d'une des thèses centrales de sa philosophie de l'éducation : que les études de culture sont, essentiellement, désintéressées ; qu'elles ne visent pas un résultat tangible — « une place ou un morceau de pain » — mais ne peuvent se proposer pour fin que l'épanouissement en l'adolescent de l'humanité, qui est sa destination.

¹ *Ibid*, pp. 271-295.

« L'étude d'une langue est celle d'un fait historique, naturel dans sa base comme tous les faits contingents, et ressortissant, à travers des circonstances données, à ce qu'il y a d'universel et de fondamental dans l'esprit humain. Trouver l'immuable dans le muable est l'objet de toute étude vraiment scientifique. C'est dire par là même qu'une telle étude, sans répudier l'utilité immédiate, n'en fait pas son but ; il ne s'agit pas de pratiquer, mais de connaître ; et connaître une langue, c'est connaître son présent et son passé, c'est même jusqu'à un certain point augurer son avenir ; l'étude d'une langue embrasse nécessairement celle de son histoire. »

C'est dans cette lettre aussi que sont définis les trois points de vue auxquels se placera tour à tour le maître, pour expliquer les textes recueillis dans ce florilège ; et d'abord le point de vue lexicologique : « Une chrestomathie bien faite (mais cette condition comporte un peu plus qu'on ne croit et beaucoup plus que je ne puis réaliser) serait un vrai dictionnaire de la langue, et, sans offrir tous les avantages des dictionnaires proprement dits, en aurait de propres et d'exclusifs. »

Puis le point de vue que nous appellerions aujourd'hui sémantique. Vinet recommande de grouper les mots par familles, et ses développements sur ce point nous aident à comprendre l'enthousiasme avec lequel certains de ses élèves de Bâle ont parlé de ses leçons : « Les mots, véritables individus du langage, se rattachent tous à des familles ; chaque idée a la sienne, où l'on voit figurer le substantif, le verbe, l'adjectif, l'adverbe, l'affirmatif et le négatif, le simple et le particulier, et plusieurs applications ou nuances caractérisées par les terminaisons. Ces familles, plus ou moins entières, offrent des lacunes plus ou moins singulières ou rationnelles, et se complètent tantôt dans une même source, par analogie, tantôt dans deux sources différentes, par adoption. La richesse de la langue doit être évaluée soit dans le nombre des signes dont elle se compose, soit dans la force qui les multiplie, soit dans les ressources qui lui en tiennent lieu ; les causes de cette richesse doivent être recherchées, ses effets étudiés ; il faut chercher si le nombre des mots accuse exactement le degré de la culture intellectuelle, si cette monnaie du langage n'est qu'un signe de la richesse ou une richesse réelle, si la pauvreté relative d'une langue n'a point, dans les circonstances données, quelques avantages littéraires. La force de composition, de reproduction, ou son absence, doit aussi être signalée, avec toutes ses conséquences ; de même que cette autre synthèse qui fait passer des segments de phrase à la qualité de mots individuels. »

L'auteur indique en passant comment on peut utiliser les textes de sa *Chrestomathie* pour donner aux élèves le sens de ces délicates nuances qui séparent toujours deux termes, communément considérés comme synonymes ; et pour les persuader, en définitive, qu'il n'y a pas de synonymes parfaits : « La lecture assidue de ces textes doit

finir sans doute par faire pénétrer dans l'esprit le sens exact de chaque terme ; on s'accoutume peu à peu à voir chaque mot sous sa notion la plus précise, sous sa nuance la plus délicate ; (...) mais encore faut-il se rendre compte de ces nuances ; quand ce travail, comme je le veux bien croire, serait superflu pour la pratique, il resterait entier pour la science, qui est, en semblable matière, la conscience des choses. Si le sentiment des synonymes enrichit le langage, la science des synonymes enrichit l'esprit. Ce n'est plus même de la philologie, c'est de la philosophie. » Je souligne cette idée, si juste, de la science, d'où découle que la culture est essentiellement la prise de conscience du contenu implicite de l'esprit. Et je passe.

Le troisième point de vue auquel le maître se placera pour achever cette étude scientifique des textes, c'est celui que Vinet appelle grammatical. Nous avons déjà vu que, pour lui, comme pour le père Girard, la grammaire était une science de faits, et nous savons qu'il entraînait ses élèves de Bâle à la construire, par les textes. Les lignes suivantes nous livrent le secret de cet enseignement si goûté de ses auditeurs : « Ce qu'on appelle communément en grammaire des *règles*, ce sont, au point de vue de la science, des *faits* ; des faits qu'elle constate d'abord, et qu'ensuite elle explique ; car chacun d'eux a sa raison, et cette raison n'est jamais mauvaise. Ici l'appareil scientifique est ce qu'il y a de plus opposé à la vraie science. (Hilare Giroflée, pédagogue diplômé, n'avait, sans doute, pas lu cette « épître dédicatoire » !) La tâche du grammairien est de se faire jour à travers les nomenclatures et les notions factices, pour arriver au point de départ logique ou psychologique de chaque fait grammatical. »

« Le génie d'une langue — note-t-il encore, avec la même justesse — c'est-à-dire du peuple qui l'a formée et qui la forme sans cesse, se révèle dans ses matériaux et dans leur architecture. Cette architecture est l'objet de la grammaire. Il faut comprendre sous ce mot de *grammaire* non seulement les règles du langage, mais ses habitudes ; car, à côté des lois positives, toute langue, comme tout peuple, a ses mœurs. La grammaire, science de faits, observe tout le tissu du langage ; et dans ce tissu les fils les plus déliés ne sont pas toujours les moins importants. Il est merveilleux de voir comment un peuple a déposé l'empreinte de son caractère dans les moindres détails de sa langue. »

Il y a même déposé le signe essentiel de la vocation humaine : ce pouvoir de saisir l'éternel dans l'éphémère, l'être sous le phénomène, en un mot la poésie ; et c'est peut-être la raison principale de la place que Vinet entend réserver dans les classes secondaires à l'étude des chefs-d'œuvre de la littérature.

Notre auteur voit dans l'art, comme nous avons, depuis un demi-siècle, repris l'habitude de le faire, l'expression, par-delà les phénomènes qui le manifestent, de l'être lui-même : « La poésie n'est point, comme on l'a dit, une exagération, embellissement de la réalité, expli-

cation arbitraire et vague : le poète saisit les réalités dans leur idée ». C'est la position du romancier du *Temps retrouvé* : « La grandeur de l'art véritable est de nous faire connaître cette réalité de laquelle nous nous écartons de plus en plus, au fur et à mesure que prend plus d'épaisseur et d'imperméabilité la connaissance conventionnelle que nous lui substituons ; cette réalité que nous risquerions fort de mourir sans l'avoir connue et qui est tout simplement notre vie, la vraie vie. » Et celle de Bergson, dans *Le rire* : « L'art n'a pas d'autre objet que d'écarter (...) les généralités conventionnellement acceptées, pour nous mettre face à face avec la réalité même ».

C'est parce qu'il avait fait l'expérience en lui-même et sur ses élèves bâlois de cette vertu « ré-vélatrice » de la poésie, que Vinet a voulu installer au cœur des humanités l'étude des œuvres les plus poétiques ; pour qu'elle y prolonge et y approfondisse, en l'adolescent, l'action de ces textes choisis principalement pour former la raison et le goût des élèves du degré secondaire.

Précisément — car on y étudiait avant lui les chefs-d'œuvre des littératures grecque et latine ; on n'y étudiait même que cela ! — l'étude d'œuvres poétiques composées *dans la langue maternelle de l'élève* ; par lesquelles il accède de plain pied à cette poésie qui, si elle « réside essentiellement dans la conception d'un ouvrage, dans son mouvement », est néanmoins si intimement attachée au style que, dans tout vrai poème, le fond est proprement inséparable de la forme. On voit mieux maintenant à quel point cette idée d'étudier les auteurs français comme on étudiait les auteurs grecs ou latins était révolutionnaire, tendant à substituer à une formation surtout intellectuelle, une information de la personne totale par la vertu de la poésie, c'est-à-dire une authentique et complète initiation à l'humanité.

* * *

Mais revenons à nos épîtres dédicatoires. La dernière, la *Lettre à André Gindroz*¹, en tête de la troisième édition du tome III (suivie de ce chef-d'œuvre de justesse et de concision : le *Discours sur la littérature française*, composé en 1830 et refondu en 1836 sous le titre : *Revue des principaux prosateurs et poètes français*) ne le cède pas en intérêt aux deux premières. La définition, notamment, que Vinet y propose de la littérature achève de justifier son propos d'en faire, pour l'adolescence et la jeunesse, le maître instrument d'une culture générale et humaine :

« La littérature vit de tout, lève sur toute chose un tribut. (...) Elle n'est pas tant une science à part que le lien commun, l'interprète mutuel de toutes les sciences ; elle réduit toutes les idées à l'unité de sa forme, elle les passe toutes à son filtre, qui ne laisse traverser que

¹ *Ibid*, pp. 321-342.

ce qu'elles ont de plus général et de plus simplement humain. A la lettre, on doit dire qu'elle *humanise* la science, ou qu'elle rend propre à l'humanité ce qui n'était convenable d'abord qu'à une certaine partie de cette humanité, à tel ou tel groupe séparé des autres. »

« Infatigable messagère, elle va donc de l'humanité vers ces groupes dont j'ai parlé, et de ces groupes vers l'humanité ; elle demande à la science des idées générales, pour en grossir ce fonds que l'humanité entretient et renouvelle sans cesse ; puis elle retourne vers la science, et lui porte des idées humaines dont la science profite à son tour. Elle rapporte, aux dépôts du vrai et de l'utile, cet utile et ce vrai traduits sous l'aspect du beau ; du beau qui est sa forme, son objet, l'émanation la plus pure de la pensée et, peut-être, le vrai dans toute sa vérité, dans toute sa lumière, avec tous ses reflets. Car la pensée humaine ne se satisfait pas à moins ; et le beau est à ses yeux, sinon la dernière cime, du moins le complément du bon et du vrai. »

« La littérature donc ne défaillira point, tant que ne défailliront point la pensée, par qui elle vit, et la société, pour qui elle subsiste. La littérature est le résultat idéal de la civilisation, dont elle dit l'état intérieur, comme un parfum trahit la présence et la nature d'un objet odorant. Elle sera toujours l'asile, le lieu, le rendez-vous de toutes les pensées très généralement humaines, dégagées d'applications trop spéciales, de détails trop techniques, et, s'il faut tout dire, d'utilités trop immédiates. Elle occupera toujours un coin dans l'intelligence, une place dans l'intérêt des sociétés civilisées. Elle achèvera toujours, et même elle commencera la culture de l'homme, en qui elle fera fleurir, avant tous les autres éléments, le pur élément humain. »

« La littérature, le lieu de toutes les pensées très généralement humaines » ! Aujourd'hui, trop de ces éditeurs, qui en sont les marchands, installent leur bourse dans les parvis du Temple. L'œuvre littéraire « résultat idéal de la civilisation » a souvent peine à atteindre « la société pour laquelle elle subsiste ». Il n'en reste pas moins que la définition de Vinet vaut encore et que tous ne se laissent pas abuser par les « combines » des mercantis de papier imprimé !

Parmi toutes ces œuvres par lesquelles s'exprime une civilisation, notre humaniste en estime cependant certaines plus propres que les autres à former en l'adolescent la personne. Ce sont celles qui, toutes proches de lui dans un certain sens, l'arrachent néanmoins au tourbillon des sentiments et des passions qui agitent ou troublent son temps et lui présentent, de ces sentiments et de ces passions, une expression plus sereine et en quelque sorte purifiée : la littérature classique donc, dans laquelle l'homme d'une civilisation particulière, dans l'espèce de la civilisation française, se manifeste sous ses traits permanents et en quelque sorte éternels.

Vinet, qui confronte toujours ses idées avec sa pratique d'éducateur, sent bien que le goût des « usagers » de sa *Chrestomathie* irait

plutôt, d'un élan qu'il comprend, resté jeune de cœur, aux œuvres contemporaines, dans lesquelles ils retrouvent justement ce qui les trouble et les ravit : le frémissement de leur propre cœur, leurs perplexités, leurs angoisses, leurs extases. Mais, avec ce courage et cette générosité, deux des secrets de son succès dans la carrière pédagogique, il entreprend d'obtenir d'eux-mêmes le consentement au choix que lui ont dicté sa raison et son expérience :

« Dans la première effervescence de l'âme et des passions — leur dit-il — penser n'est que la plus faible moitié de vivre ; et dans la pensée même, c'est la vie qu'on cherche, c'est-à-dire l'émotion : une émotion vive, fût-elle même douloureuse. Ceci, déjà, mes chers amis, déborde la littérature ; elle n'a pas, elle n'accepte pas de telles émotions ; et quoique vous les deviez à des productions littéraires, je ne tiens pas ces émotions pour littéraires à cause de cela. Il y a deux choses dans la littérature du temps : la littérature, soit, mais le temps aussi, le temps surtout ; c'est-à-dire tout ce qu'on aime, qu'on sent, qu'on souffre, qu'on espère autour de vous ; tout ce que vous-mêmes vous aimez, vous sentez, vous souffrez et vous espérez ; une vie trop réelle, trop saisissante, pour être de la littérature. Les émotions littéraires sont d'une autre sorte ; humaines, j'en conviens, et comment non, puisque la littérature c'est l'homme ? humaines, mais non contemporaines, présentes, individuelles ; ce qui reçoit en nous l'impression littéraire, c'est moins l'individu que l'homme ; c'est dans les parties les plus générales de notre être que nous sommes atteints ; et une émotion qui trouble l'âme, qui y jette l'incertitude et le désordre, qui réagit trop immédiatement sur la vie, n'est pas une émotion purement littéraire. »

« A ce compte, me direz-vous, la littérature du jour ne serait donc pas de la littérature. Je n'ai pas dit cela, mais je dis qu'elle n'est pas purement littéraire au moment où elle apparaît ; je dis qu'elle ne peut pas l'être, et qu'aucune littérature ne l'a été au temps même où elle s'établissait : elle le devient peu à peu ; elle l'est à distance ; alors que, peu à peu refroidie, elle se laisse manier sans risque ; ou plutôt, alors qu'ayant laissé tomber tout ce qui la retenait trop étroitement, trop vivement unie au temps qui la vit naître, elle cesse d'être actuelle et n'est plus qu'humaine. »

Cette littérature qui « n'est plus qu'humaine », dans laquelle on trouve l'image la plus complète et la plus pure de l'homme, c'est, pour l'esprit véritablement philosophique qui affirme, ici comme partout, son pouvoir réducteur de toutes les antinomies, celle qui fond, dans l'unité d'une synthèse harmonieuse, les éléments valables de la sagesse antique avec l'idée chrétienne de l'homme et de sa destination : la littérature du grand siècle qui, contenant l'homme antique, contient et exprime, avec la même vérité, des valeurs spirituelles procédant de la conception chrétienne de la vie ; incarnant ainsi en

des œuvres exemplaires l'idéal moins simple, moins incomplet aussi, que, sous ce double éclairage, nous nous faisons de la condition humaine. L'étude approfondie de cette littérature, que Vinet appelle, dans un sens non pas dogmatique, mais philosophique et historique, la littérature chrétienne, constitue donc, pour un adolescent français ou suisse romand, une nourriture complète et les plus efficaces humanités : « les délices du goût et un aliment pour l'âme ». Tous les mots méritent d'être pesés dans la définition qu'il en donne :

« La littérature chrétienne n'est pas exclusivement gothique, pas plus que nos vieilles églises ne sont exclusivement chrétiennes. Je la maintiens, en principe comme de fait, grecque pour une bonne partie ; l'élément grec n'est point en dehors du christianisme, qui ne l'a pas seulement recueilli, mais, si je ne me trompe, reproduit et consacré. Et pourquoi s'en étonner ? L'élément grec, c'est l'élément humain, dans sa pauvreté, je le veux, mais aussi dans sa simplicité ; or cet élément, pris dans tout ce qu'il a de sain et de normal, est harmonique au christianisme dans le plus haut degré. Là donc où cet élément aura trouvé sa part, mêlé avec d'autres, dont l'admirable fusion, la définitive unité, ne laisse démêler qu'à grand'peine les ingrédients qui l'ont formée ; là où quelque chose de la contemplation des solitaires et des cuisants ressouvenirs de l'homme social, des habitudes de la vie privée et de la pensée toujours présente de la société, de la tristesse du moyen âge sans son amertume, et de la sérénité antique sans sa froideur, de la restauration de l'individualité et de la puissance des convictions communes ; là où ces teintes diverses formeront une nuance générale et propre, sur laquelle brillera toute la clarté de l'esprit hellénique, là vous aurez trouvé, non la réalité parfaite (elle est hors d'atteinte), mais l'idée approximative et les signes distincts de la littérature chrétienne. »

* * *

J'ai noté à plusieurs reprises l'admirable mesure, la parfaite justesse de la pensée de Vinet. Même dans le plaidoyer — et la deuxième partie de la *Lettre à André Gindroz* est un plaidoyer, devant des jeunes gens, pour la défense de cette littérature, réputée à tort ennuyeuse, — il garde cette mesure et fait éclater cette justesse !

« Je ne suis pas insensible — écrit-il en effet — à d'autres beautés ; plus facilement même que bien d'autres, je m'y laisse surprendre, je m'y laisse *piper*, comme dirait Montaigne. Même de sens rassis, je reconnais les avantages propres aux écrits de notre temps. Ce n'est peut-être pas une littérature ; ce n'est pas une lumière généralement répandue, également répartie ; ce sont plutôt, dans un ciel voilé et triste, de rapides lueurs et des coups de foudre ; peu d'œuvres complètes, peu d'hommes complets ; peu de cette naïveté sage ou de cette

sagesse naïve qui orne les grandes époques ; une fécondité hâtive, mais étonnante ; rarement un plan de campagne mais des coups de main hardis ; une profondeur chèrement achetée par la tristesse de nos craintes et l'anxiété de nos espérances. Au tragique de situation a succédé, dans nos inventions, un tragique de pensée, bien plus sévère et plus navrant ; ce n'est plus mélancolie, c'est tristesse dure et pesante ; elle reparaît dans tous les genres, et ressort tout amère du rire et du badinage ; les grâces mêmes, dirait l'école classique, les grâces mêmes ont pleuré. De tout cela résulte, dans les écrits de ce temps, je ne sais quoi qui repousse et qui attire ; une simplicité incon nue, un raffinement inouï ; une rencontre, une confusion, à leur limite, de l'extraordinaire et du trivial ; de rudes déceptions, des atteintes vives et sans cesse renaissantes. »

Cette pénétrante et sympathique appréciation de la littérature de son temps, la littérature romantique, — et ce qu'il en dit me paraît s'appliquer assez exactement à celle de ce siècle-ci — donne toute sa valeur aux quelques mots par lesquels l'auteur des études sur Madame de Staël, Chateaubriand, Lamartine et Victor Hugo formule, à l'intention de la jeunesse, son « expérience » de la littérature classique :

« Qu'ont-ils à faire, ces jeunes gens, que je leur dise qu'après avoir cherché ailleurs, comme tout le monde fait d'abord, des secousses et des éblouissements, je suis revenu pas à pas, et avec bonheur, en ce pays de limpide lumière et au centre de ces clairs horizons ; que ces formes hardies et pures, ce mouvement à la fois vif et retenu, cette perfection d'ensemble si rare chez nos modernes, ce mélange étonnant du sublime le plus naïf et du goût le plus correct ; enfin cette beauté chaste et, si l'on peut transporter à la littérature les expressions de la morale, ces charmes innocents, ont toujours plus ravi toutes mes facultés. »

Serait-il possible de plaider avec plus d'ingénuité et de justesse une cause difficile ? ou contestera-t-on qu'au bénéfice du choix de textes établi à leur intention un nombre appréciable de nos adolescents, aujourd'hui hommes faits ou vieillards, aient appris à goûter, dès leur jeunesse, les œuvres, si propres à les cultiver, que l'auteur de cette lettre dédicatoire appelle : notre antiquité ? De fait, composée avec cette idée de servir la jeunesse, même, à l'occasion, en combattant ses goûts (et, sur ce point, beaucoup de grands éducateurs ont pensé comme lui, des Jésuites à Fénelon) la chrestomathie de Vinet a constitué, pendant plus d'un siècle, dans nos cantons romands, le seul point stable dans le rapide mouvement qui condamne à l'oubli (quand il ne les traîne pas aux gémonies) les manuels et les anthologies scolaires, avec quelque faveur qu'ils aient été tout d'abord accueillis ; symbole et maître-instrument de ces poétiques humanités dont son auteur a si fécondement contribué à définir l'esprit, le programme et les méthodes.

Pendant plus d'un siècle, les trois tomes de la *Chrestomathie Vinet* — c'est ainsi qu'on la nommait familièrement —, revus « dans l'esprit de l'auteur » par Eugène Rambert et Paul Seippel (enfin réduits en deux volumes pour des raisons d'économie) — ont été la « viande » dont se sont nourris, dans le monde protestant de langue française, tous les esprits curieux de se mieux connaître en étudiant l'esprit humain dans quelques-unes de ses expressions essentielles ; la source à laquelle adolescents et hommes faits ont puisé ce respect de la langue, qui est une des formes du respect de soi-même et de l'Ordre.

LOUIS MEYLAN

Professeur à l'Université de Lausanne.
